

De l'Oubangui au lac Tchad

à travers le bassin du Chari

L'exploration que nous avons accomplie en 1902 et 1903 est la continuation d'une œuvre conçue par le général de Trentinian. Cet éminent organisateur du Soudan français, après la période de conquête de la boucle du Niger, en 1898, entreprit de faire inventorier par des spécialistes les productions et les richesses ignorées du sol et de faire étudier la flore, la faune et l'état social des habitants, pour déterminer la valeur coloniale de ces pays nouveaux et orienter les efforts de notre administration vers la mise en valeur de ces possessions. Le général de Trentinian me fit le grand honneur de m'associer comme naturaliste à son entreprise.

Parti encore jeune et inexpérimenté, je fis tous mes efforts pour rapporter de ce voyage un grand nombre de documents malheureusement trop incomplets, mais l'Afrique tropicale m'avait séduit et je revins avec la volonté bien arrêtée de poursuivre l'œuvre que nous avions ébauchée sous la direction du général de Trentinian, jusqu'au cœur même du continent noir, dans ce bassin mystérieux du Tchad que les trois expéditions de M. Gentil, de MM. Foureau et Lamy, des capitaines Joalland et Meynier venaient de placer sous la domination française.

Deux années furent consacrées à la préparation du voyage : je fis part de mon projet à M. Gentil dès son retour en France; il l'accueillit avec bienveillance. Le même accueil nous fut accordé de la part de M. Binger, directeur de l'Afrique au Ministère des Colonies. M. Liard, alors directeur de l'Enseignement supérieur, M. E. Perrier, directeur du Muséum, et M. Hamy, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, auxquels je suis heureux d'exprimer publiquement ma profonde reconnaissance, ont apporté à notre entreprise l'appui tout entier de leur haute influence.

Successivement la Commission et le Bureau des Missions du Ministère de l'Instruction publique, le Bureau des Missions du Ministère des Colonies, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le Muséum d'Histoire naturelle accueillirent favorablement la demande de mission que je leur avais adressée.

La Société de Géographie de son côté nous appuya de toute son autorité.

Enfin, le 12 avril 1902, M. G. Leygues, ministre de l'Instruction publique, signait l'arrêté constituant la *Mission scientifique et économique Chari-Lac Tchad* et quelques semaines plus tard M. Doumergue, ministre des Colonies, donnait aussi son approbation à la mission et en acceptait la surveillance.

Le programme que nous avions à remplir était très vaste : nous devions étudier les productions agricoles et forestières de l'Afrique centrale, y former des collections pour nos musées, inventorier la faune et la flore et les richesses minérales, faire connaissance avec l'état social des indigènes que des traités avaient placés sous le protectorat de la France, créer un jardin d'acclimatation pour introduire en Afrique centrale les plantes utiles qui y manquent, enfin accessoirement explorer des contrées nouvelles rentrant dans la sphère d'influence française au bassin du Tchad.

Depuis longtemps j'avais trouvé les collaborateurs qu'il fallait pour accomplir la tâche que j'assumais.

J'avais connu MM. Courtet, Decorse et Martret sur les routes d'Afrique et au Laboratoire colonial du Muséum que M. Perrier venait de créer et auquel il m'avait attaché. Les qualités que j'avais cru reconnaître chez eux me déterminèrent à solliciter leur collaboration, et leur acceptation fut l'un des principaux facteurs de la réussite de l'œuvre entreprise. Qu'il me soit permis de rendre ici l'hommage le plus sincère à leur dévouement et d'affirmer que je considérerai toujours leur collaboration comme l'un des plus grands bonheurs de ma vie coloniale.

Partie de Bordeaux en deux groupes, le 16 mai et le 15 juin 1902, la mission était réunie à Brazzaville le 17 juillet suivant.

Le 3 août nous quittions la capitale du Moyen-Congo sur l'*Albert Dolisie*, qui nous emmenait jusqu'à Bangui. La montée du Congo est pleine d'intérêt pour le naturaliste. Les perspectives les plus séduisantes et les plus variées se déroulent chaque jour.

Ce sont d'abord les coteaux sablonneux des pays batékés qui viennent mourir en hautes falaises au bord du fleuve. Ces coteaux sont couverts de hautes herbes, de grandes fougères, de quelques arbustes chétifs parmi lesquels deux espèces de *Landolphia* à demi herbacés fournissant par leurs racines ce qu'on a appelé le *caoutchouc des herbes*. A la saison sèche les incendies de brousse consomment toutes les parties aériennes des plantes.

L'action répétée de ces incendies pendant des siècles a eu pour résultat de faire disparaître tous les végétaux qui n'étaient pas en état de résister. Les autres ont dû s'adapter aux conditions biologiques nouvelles, soit en couvrant leur tronc d'une épaisse carapace de liège qui protège l'arbre contre le feu, soit en s'enterrant profondément et en réduisant considérablement leur partie aérienne qui peut fleurir et fructifier pendant les quelques mois où il n'y a pas d'incendies. Les grandes lianes qui montent jusqu'au haut des arbres de

la forêt et fournissent le caoutchouc par leur tronc sont devenues ainsi de petites tiges annuelles, pas plus grosses qu'une paille et atteignant à peine la hauteur des herbes au milieu desquelles elles croissent.

Chaque année l'incendie allumé aux plantes sèches les consume, mais ces

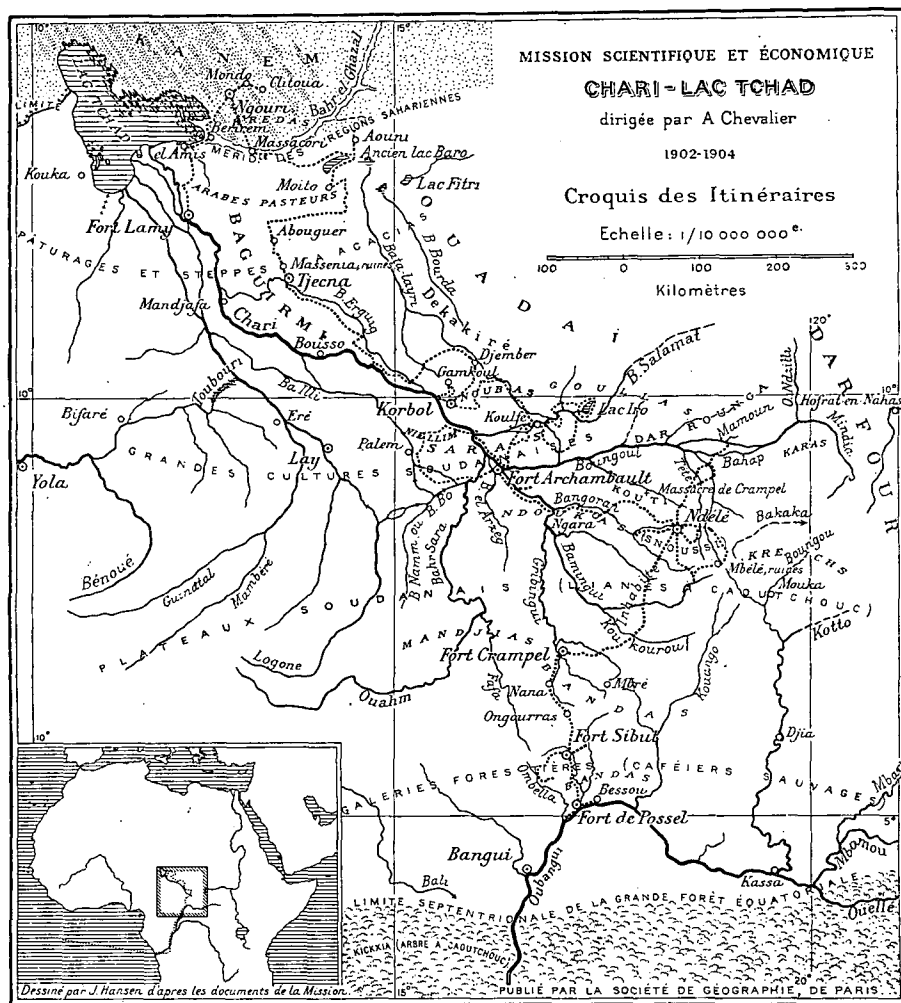


FIG. 43.

tiges sont attachées à des racines ou plutôt à des rhizomes démesurément allongés qui continuent à vivre et à s'accroître. A l'arrivée des premières pluies de nouveaux bourgeons sortent de terre.

Ils deviennent des tiges qui, après avoir fleuri et fructifié, ont le sort des premières. Les racines et les rhizomes continuent au contraire à s'accroître et le caoutchouc, au lieu de se trouver dans l'écorce des tiges, comme c'est le cas dans les grandes lianes, se rencontre exclusivement dans les parties souterraines.

Dans la région de Brazzaville et aussi, semble-t-il, dans tout le pays batéké, les deux plantes en question sont extrêmement abondantes et constituent une véritable richesse latente pour notre Congo français, richesse dont l'exploitation vient seulement de commencer.

La forêt équatoriale.

Après la Léfini, les coteaux disparaissent, le fleuve s'élargit, baignant quantité d'îles inhabitées, remplies d'une végétation inextricable qui vient mourir à la rive produisant des bordures très analogues aux rideaux de palétuviers bien que les essences soient différentes. Puis, insensiblement, le fleuve s'enfonce dans la grande forêt équatoriale aux essences innombrables, aux fourrés impénétrables. On passe ainsi sans s'en apercevoir du Congo dans le bas Oubangui. Les lianes grimpent à la cime des plus hauts arbres et enveloppent leur tronc dans de véritables étaux; parvenues au sommet, elles s'étalent sur les branches et retombent en longues guirlandes aux tons verdâtres les plus variés, souvent entremêlées de fleurs d'une diversité de coloris infinie.

Cette flore exubérante n'est pas faite seulement pour le plaisir des yeux. Des espèces utiles; parfaitement spontanées mais d'aspect modeste, des lianes à caoutchouc, des colatiers, des caféiers, des vanilles, des poivriers, etc., croissent çà et là sous le couvert imposant de la forêt; une espèce de copalier dont le tronc ressemble à s'y méprendre à nos hêtres forme souvent le fond de la végétation. La gomme copal qui en découlé s'est accumulée dans le sol de la forêt et lorsque les crues de la rivière entament les berges, elles arrachent parfois des blocs de cette résine et les charrient jusqu'aux cataractes du Stanley-Pool.

L'unique arbre à bon caoutchouc indigène en Afrique, le *Funtumia elastica*, appelé peut-être à jouer sur le continent noir le rôle de l'*Hevea* au Brésil, est généralement commun dans les forêts du Congo et de l'Oubangui; il est en beaucoup d'endroits inexploité.

Le manioc, les bananiers, les ananas, les papayers croissent avec exubérance et se répandent peu à peu dans la forêt autour des points où l'homme les a cultivées autrefois.

Malgré toutes ces ressources naturelles, la prospérité est loin de régner sur cette admirable contrée.

Les Bondjos qui habitent le nord de la forêt de l'Oubangui constituent l'une des races humaines les plus dégradées par l'anthropophagie et vraisemblablement l'une des plus réfractaires à la civilisation européenne.

Grâce à la surveillance de notre administration qui commence à s'exercer sur le pays, les razzias de village à village destinées surtout à approvisionner

le garde-manger deviennent plus rares, de sorte que les repas de viande humaine semblent aujourd'hui moins fréquents le long du fleuve. Cependant on rencontre encore parfois autour des cases des trophées de crânes humains bouillis dans la marmite ou rôtis sur la braise les jours de fête, et les Bondjos les plus distingués se parent encore d'élégants colliers de dents humaines pour venir nous saluer.

Malgré ces habitudes choquantes, appelées à disparaître, nous l'espérons, à notre contact, le peuple bondjo est réellement, si étrange que cela paraisse, avancé en civilisation. Le d^r Schweinfurth, dans son mémorable voyage au cœur de l'Afrique, avait déjà remarqué que les Niamniams, proches parents des Bondjos et anthropophages comme eux, étaient bien supérieurs à la plupart des races nilotiques. Le travail du fer, du bois, de la poterie est chez les Bondjos comme chez les Niamniams assez avancé, les habitations sont construites parfois avec confort et élégance, les danses et les chants de tamtam témoignent d'une certaine culture artistique, enfin l'agriculture dispose de plus de vingt espèces végétales cultivées.

Cependant les Bondjos sont actuellement l'une des races africaines les plus misérables, de celles où la maladie et la famine font le plus de victimes chaque année.

Par les corvées qui lui étaient imposées cette race a en outre beaucoup souffert.

En un mot, les régions forestières du Congo français n'ont pas encore donné tous les résultats qu'on peut en attendre.

Bien que nous ayons traversé cette contrée trop rapidement pour en inventorier toutes les ressources, je reviens persuadé que la France a dans le Congo une de ses plus belles colonies, mais pour qu'elle puisse acquérir de la valeur, il faut du temps, des capitaux utilisés sur place, enfin, dans tous les comptoirs commerciaux des hommes d'élite sérieusement rémunérés, chose que je n'ai presque jamais rencontrée au cours de notre voyage. Il faut enfin, avant tout, un outillage économique qui fait, actuellement, entièrement défaut au Congo.

M. Foureau signalait ici même, il y a trois ans, les conditions déplorables dans lesquelles s'effectuait la navigation sur le haut Oubangui, lors de son passage.

Depuis cette époque, elle reste toujours aussi rudimentaire. C'est pourquoi notre voyage fut extrêmement pénible de Bangui à la Kémo, dans cette partie où la rivière est coupée de rapides. Comme nous avions hâte d'arriver avant la fin des pluies pour ensemençer notre jardin, nous dûmes utiliser la première embarcation venue. Ce fut malheureusement un chaland très lourd, mal conditionné et nous dûmes nous installer tous les quatre sur nos 200 caisses entourés de 50 noirs affamés qui nous servaient de payeurs. Il nous fallut

huit journées pleines d'aventures malheureuses pour effectuer un parcours de moins de 400 kilomètres.

Le d^r Decorse, si ce n'était sa modestie, pourrait vous dire ce que ses efforts lui ont coûté. C'est là, en effet, qu'il ressentit les premières atteintes de la dysenterie contre laquelle il a si héroïquement lutté, tout en accomplissant son labeur pendant toute la durée de la mission.

Nous parvenions à franchir cependant, sans rien perdre de notre matériel, le dangereux rapide de l'Éléphant.

Le haut Oubangui.

Enfin, le 31 août, nous arrivions à la Kémo. La veille, j'avais rencontré le lieutenant-colonel Destenave qui rentrait en France. Il m'offrit très obligeamment d'envoyer des instructions précises dans tous les territoires relevant de son autorité pour nous accréditer officiellement auprès de l'administration locale.

Le 9 septembre, j'arrivais à Fort-Sibut (Krébedjé), premier poste créé par M. Gentil en 1897. Le lendemain, j'étais rejoint par mon collaborateur M. Martret, venu par la Tomi en pirogue.

Notre choix pour la création d'un jardin d'essai se porta aussitôt sur un beau coin de brousse qui s'étendait sur 4 kilomètre de longueur environ le long de la Tomi, affluent de la Kémo.

L'administrateur du cercle, M. Gaboriaud, nous procura, pendant quelques semaines, une équipe d'une dizaine de travailleurs, le maximum que nous ayons pu avoir au jardin pendant toute la durée de la mission. M. Martret put bientôt ensemer ses graines les plus précieuses et transplanter nos jeunes plantes qui s'étiolaient dans les serres portatives. On vit successivement germer les citronniers, les mandariniers, les orangers et une foule d'autres plantes utiles apportées du Muséum, du Jardin colonial de Nogent, enfin de la maison Vilmorin-Andrieux, qui avait gracieusement mis à notre disposition toutes les richesses inépuisables mentionnées sur ses catalogues.

En deux mois, environ 460 espèces ou variétés de plantes utiles furentensemencées ou transplantées. Mon dévoué collaborateur paya ce grand effort d'une fièvre bilieuse hématurique qui mit pendant quelques jours sa vie en danger. Pendant ce temps, le d^r Decorse, installé à Bessou pour y soigner sa santé, réunissait les éléments de la faune de l'Oubangui, et M. Courtet, à Fort de Possel, tout en faisant monter notre matériel vers Krébedjé, se livrait à des enquêtes sur quelques produits forestiers et sur les conditions de navigabilité de la Tomi, permettant la suppression du portage dans cette région. Cette rivière pourrait, en effet, être aménagée pour servir à tous les transports.

J'entrepris moi-même plusieurs excursions, l'une à l'ouest de la Tomi vers

les sources de l'Ombella, l'autre à l'est vers la moyenne Kémo, remontée pour la première fois par M. Dybowski. C'est au cours de ces voyages que je pris peu à peu contact avec les principales peuplades de race banda : Mdis, Mbis, Mbrous, Ungourras.

Ce sont des anthropophages, mais beaucoup moins passionnés que les Bondjos. Après les combats, les guerriers dépècent les corps de leurs ennemis tués pendant l'action et les font rôtir. « Cela nous donne de la force pour nous battre ensuite », me disait un jour un vieux Banda, à qui je demandais la raison de cette coutume.

Le repas de chair humaine, d'où sont exclus les femmes et les enfants, ne sont pas les seuls festins qu'on fasse en temps de guerre. On a pour habitude de n'abandonner la place qu'après avoir consommé toutes les provisions des vaincus. Les volailles, les chèvres, le manioc cuit, préparé avec la graisse de termites ou fourmis blanches sont les plats préférés. Avec le sorgho ou l'*Eleusine*, on fabrique le *pipi*, bière enivrante, mais de goût détestable au palais européen. Les prisonniers sont emmenés comme esclaves : ils seront désormais des bêtes de travail, mais point des bêtes de boucherie, comme chez les peuples forestiers du Congo.

Pendant que j'étudiais le pays banda, sa flore et ses productions, le temps passait. M. Courtet et le d^r Decorse nous avaient rejoint. A la fin d'octobre, les pluies étaient devenues rares. L'état de santé du d^r Decorse ne lui permettant point de nous accompagner, il fut convenu qu'il resterait provisoirement à Krébedjé pour y continuer ses collections.

Le 11 novembre, M. Courtet et moi, nous nous mettions en route pour explorer les états du sultan Snoussi.

Le sentier qui va du bassin de l'Oubangui au haut Chari traverse un pays aujourd'hui complètement désert, mais où existaient, il y a peu d'années encore, des villages peuplés. Les habitants ont fui pour se soustraire au portage et aux rapines des noirs affamés qui parcourent cette route. Près de la ligne de partage des eaux des deux bassins, on pénètre chez le second grand peuple du haut Chari : la race Mandjiá. Les Mandjias seraient les autochtones et même leur centre de dispersion serait vers la haute Sangha, beaucoup plus à l'ouest ; les Bandas, au contraire, viendraient de l'est à la limite des trois bassins Oubangui, Chari, Nil, pays où nous avons trouvé les nombreuses grottes qu'ils ont habitées. Les Mandjias, tout en étant anthropophages, semblent avoir eu une civilisation assez avancée. Ils ont conservé quantité de traditions et les rites d'un fétichisme très complexe. Ils sont groupés en une multitude de clans patriarcaux commandés ordinairement par des vieillards renommés pour leur bravoure ou leur habileté comme féticheurs.

Cette race, quoique habitant un pays fertile, est aujourd'hui décimée par la famine, le portage, les épidémies, l'hostilité des Bandas envahisseurs, et

elle se trouve à un état d'affaïssement lamentable. La vue de ces hommes amaigris qui paraissent la plupart avoir renoncé jusqu'à l'effort de la lutte pour la vie inspire une profonde pitié.

Il appartient donc à la France d'introduire au plus tôt chez ce peuple des éléments de civilisation qui lui permettront de se relever.

Le Pays de Snoussi.

Fort-Crampel, où vivent côte à côte les Bandas et les Mandjias, est le poste le plus rapproché de la capitale du sultan Snoussi, la ville de Ndellé. Pour l'atteindre, on marche douze jours à travers un pays où la chasse à l'esclave a fait des vides immenses.

Snoussi avait envoyé au-devant de nous son fils aîné, ainsi que l'un des deux ambassadeurs, venus à Paris en 1898 avec M. Gentil : El-Hadj Tokrou. L'accueil qu'on nous fit fut extrêmement cordial. En nous voyant arriver sans escorte dans un pays où la vie d'un homme compte pour si peu de chose, Snoussi et son entourage éprouvèrent un véritable étonnement. Le sultan nous manifesta hautement son attachement à la France, et, comme nous étions venus sans tirailleurs, il voulut nous faire accompagner par des soldats à lui, chargés de veiller sur notre sécurité.

Il nous fit apporter toutes les productions curieuses de ses états : les noix du palmier à huile, les fibres du *Raphia*, le poivre d'Éthiopie, les cerises de café sauvage. Il donna pour notre arrivée un grand *tabour*, sorte de revue où il fit défiler sous nos yeux 1 500 soldats avec toutes les bannières déployées.

De notre côté, on lui apprit à connaître les petites lianes donnant le *caoutchouc des herbes* qu'il n'exploitait pas. Dans ses états, les grandes lianes sont seules exploitées et tout ce qui en existe ne peut fournir que 30 tonnes de caoutchouc au maximum. Au contraire, par l'exploitation du caoutchouc des herbes, on pourrait tirer, d'après les calculs basés sur nos observations, environ 1 000 tonnes de caoutchouc du pays de Snoussi.

Chaque fois que nous allions lui faire visite, il nous recevait dans la cour de sa *tata*, entouré de son conseil, et, après les politesses d'usage, lorsque nous demandions des renseignements pour compléter nos cartes, il quittait son siège et traçait lui-même sur le sable le cours des rivières dont nous voulions connaître la direction. Il était rarement embarrassé. Pendant trente années, il a parcouru dans tous les sens le Dar-Fertit, ou *Pays des sauvages*, et, doué d'une mémoire prodigieuse, il a retenu le nom des moindres ruisseaux situés à plus de 200 kilomètres de sa capitale.

A notre retour de chaque excursion, il nous interrogeait sur ce que nous avions vu et complétait parfois nos renseignements. Au départ, il réglait tous

les détails de la marche et indiquait au guide ce qu'il fallait nous montrer. C'est ainsi qu'on nous conduisit sur les hauts plateaux, à la limite des trois bassins, Oubangui, Chari, Nil, pour nous montrer la ligne de partage des eaux et surtout la nouvelle espèce de caféier sauvage que nous avons nommée *Coffea excelsa*. Ce café de Snoussi, d'un arôme exquis, est produit par un arbre qui atteint jusqu'à 15 et 20 mètres de haut. Il était connu des Arabes longtemps avant notre arrivée, et chaque année il en partait une petite quantité au Ouadaï. M. Rivière a vu de ce café il y a une vingtaine d'années, sur les marchés de Tripoli.

Pour nous laisser partir aux marais du Mamoun, Snoussi hésita quelque temps. Après de nombreux pourparlers, il consentit enfin, mais nous fit accompagner par une quarantaine de ses guerriers (*bazinguer*) qui devaient veiller sur notre sécurité. Dans cette région où ni Nachtigal, ni Potagos n'avaient pénétré, existait, au dire des musulmans de l'entourage du sultan, une mer intérieure, comparable au lac Tchad. Notre déception fut grande de ne trouver qu'une immense plaine marécageuse, longue de plus de 150 kilomètres, où convergent 5 grandes rivières : le Tété, la Mosoubourta, le Boun-goul, la Mindjia et le Koumara, rivières qu'aucun Européen n'avait vues avant nous, à l'exception des sources de la Mindjia, découvertes par Potagos en 1878, près de Hofrat-en-Nahas, à la frontière du Dar-Four.

Le nom de Mamoun est spécialement donné à une mare de 4 kilomètres de long sur 40 à 80 mètres de large, habitée par des hippopotames et située au centre d'une contrée qui doit être en grande partie recouverte par les eaux, à la fin de la saison des pluies.

Cette région, habitée par les Goulla-Homer, population lacustre sur laquelle nous reviendrons, est l'analogue des contrées marécageuses plus occidentales comprises entre le Chari moyen et le Mayo-Kebbi, affluent de la Benoué : marais et canaux du Bahr-el-Azreg, du Ba-Bo ou Bahr-Namm, du Ba-Illi et tous les diverticules du Logone, y compris ceux du Toubouri.

Ces grandes plaines nues, à sol argileux improductif, sont extrêmement giboyeuses. On y rencontre cinq ou six espèces d'antilopes vivant parfois en grands troupeaux, des girafes, des buffles, des rhinocéros, encore quelques troupeaux d'éléphants, des carnassiers, lions, panthères, hyènes, une espèce de chien sauvage. Dans les rivières profondes abondent les hippopotames, les tortues, les crocodiles et de très gros poissons tels que les *Lates niloticus*, sorte de perche géante, et de grands *Siluridés*. Enfin, dans les eaux dormantes vivent deux poissons étranges. L'un, nommé par les Arabes *Abhour*, est le Protoptère. Quand les marais qu'il habite se dessèchent, il s'enferme dans un cocon et y reste plusieurs mois privé d'eau, respirant par des poumons en attendant le retour de l'inondation pour reprendre la vie active. Un autre poisson, le Maloptérature, commun aussi dans le lac Iro et le lac Tchad, envoie

aux pêcheurs qui le saisissent une violente décharge électrique qui peut renverser un noir et paralyser les bras plusieurs minutes. Enfin, dans ces marais vit en très grande abondance la *Bodjéné*, mouche du genre *Glossina* comme la *tsé-tsé* de l'Afrique orientale. Elle pullule, surtout dans les lieux ombragés au bord des rivières. La piqûre de la *Bodjéné* occasionne une maladie à trypanosomes, terrible fléau qui sévit sur les chevaux et le bétail et occasionne une mortalité effrayante. Snoussi perd chaque année par cette maladie un tiers des chevaux et des animaux de boucherie qu'il fait venir du Ouadaï.

On revint du Mamoun à Ndellé en visitant une petite partie du Dar-Rounga, vierge aussi de toute exploration; enfin le Kouli, curieux massif de grès anciens, vallonné de gorges profondes où coulent de cascade en cascade, sous l'ombrage des palmiers à huile, des ruisseaux qui se perdent en terre dès qu'ils sont parvenus dans la plaine.

Les premières pluies à Ndellé arrivèrent à la fin de mars. Le sol brûlé depuis plusieurs mois par les incendies d'herbes se couvrit d'un fin gazon verdoyant émaillé de fleurs dont quelques-unes de toute beauté. Les travaux d'agriculture commencèrent quelques semaines plus tard.

Un matin, on vit le sultan sortir en grande pompe de sa demeure, entouré de ses courtisans et de ses marabouts, se rendre au milieu des cultures où sa tente d'apparat avait été installée. Sous ses yeux 500 femmes commencèrent les travaux de défrichement et d'ensemencement. Quelques hectares de terrain furent consacrés pour la première fois à la culture du riz en grand. Un mois plus tôt le sultan avait récolté du *blé dur* (blé des Arabes) sur une surface de 4 ares environ, et les rendements qu'il avait obtenus étaient assez satisfaisants pour qu'il se promit d'étendre les semis à la prochaine saison froide.

Les plantations de sorgho, de petit mil, de maïs, de doliques de Chine allaient aussi en s'étendant chaque année; à l'époque de notre séjour, elles couvraient déjà tous les environs de Ndellé sur 10 kilomètres de rayon.

Quelques autres des sujets du sultan s'adonnaient pour son compte à l'élevage du bétail. Il fait venir tous les ans des troupeaux du Ouadaï et s'efforce de les acclimater autour de sa résidence. Dans le Dar-Banda, où jamais avant lui les indigènes n'avaient vu d'animaux domestiques en dehors des volailles et des cabris, il nous donna pendant notre séjour, non seulement des bœufs de boucherie, mais encore des chevaux pour accomplir nos voyages et même une vache laitière qui nous fournit 2 litres de lait chaque jour.

Quant au commerce, il allait aussi en s'accroissant. Ceux de ses sujets qui n'étaient point en expéditions guerrières se livraient à la chasse des éléphants et lui rapportaient ensuite l'ivoire et jusqu'à la viande boucanée. D'autres soldats allaient récolter le caoutchouc à plus d'une semaine de marche de la capitale. D'autres lui apportaient du café, du poivre d'Ethiopie, du sel fabriqué

par le lessivage des cendres de certaines herbes, de l'huile de palme, du poisson sec, etc.

La plus grande partie des produits destinés à l'Europe étaient vendus à l'agent de la factorerie créée trois ans plus tôt avec le regretté Mercuri; les autres produits allaient au Ouadaï et au Dar-Four. Le sultan recevait en échange des tissus, de la verroterie, des bougies, du savon et jusqu'à des thalers.

Dans sa grande intelligence, Snoussi a compris au contact des Français qu'il devait désormais employer son activité à autre chose qu'à guerroyer. Il reste le plus extraordinaire chef noir que j'aie vu jusqu'à ce jour sur les routes d'Afrique, et il est à espérer qu'avec une collaboration énergique et éclairée de la part des autorités françaises il deviendra un grand colon arabe ayant renoncé définitivement au trafic des esclaves et aux expéditions guerrières. Dans cette voie il a droit à tous nos encouragements et, pour ce qu'il a fait pour favoriser nos travaux, la mission Chari-lac Tchad lui reste profondément reconnaissante.

Le moyen Chari.

Il était grand temps de poursuivre notre route vers le nord si nous ne voulions pas que nos explorations fussent entravées par les pluies. Nous quittons Ndellé le 2 mai et par le Kouti et la vallée du Bangoran nous atteignons Fort-Archambault, sur le Chari, une vingtaine de jours après. Le d^r Decorse y était parvenu depuis plus de deux mois. Il avait employé son temps à réunir de très belles collections ethnographiques et zoologiques. Il avait en outre fait connaissance avec les peuplades si variées de la région et commençait à entrevoir leurs affinités.

C'est dans cette zone de Fort-Archambault, entre le 9^e et le 10^e parallèle, que se trouve l'un des groupements humains les plus intéressants que nous ayons rencontrés, aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue économique.

Nous le désignerons sous le nom de groupe Sara, malgré la signification imprécise de ce terme. Il comprend un grand nombre de peuplades vivant sans cohésion et refusant pour la plupart l'appellation de Sara qui paraît même dans certains cas un terme de mépris.

M. Maistre est le premier voyageur qui ait fait connaître ce peuple dont il avait vu une fraction après le passage du fameux Bahr-Sara, la plus puissante rivière allant au Tchad. Quand le vaillant explorateur raconta qu'il avait trouvé dans le centre africain une population de haute stature et à tête large, il rencontra beaucoup d'incrédules. Nos observations ont cependant confirmé cette assertion. Les hommes mesurant 1 m. 80 de taille ne sont point rares

et la force de quelques-uns est vraiment herculéenne. Ils portent pour tout vêtement une peau de chèvre dans le bas du dos. Il vaut mieux ne point parler de la beauté des femmes : leur vêtement, quand il existe, est encore plus primitif que celui des hommes ; leurs cheveux sont toujours coupés ras, leur taille est aussi très élevée.

D'une magnifique vigueur, d'une fécondité surprenante pour un pays où tant de peuplades paraissent en voie d'extinction, ce peuple de colosses doux et pacifiques constitue l'une des races africaines sur lesquelles on peut fonder les meilleures espérances.

Les Saras sont, en effet, de laborieux cultivateurs. Ils ignorent l'anthropologie et forment une société assez bien policée ayant de véritables chefs.

J'ai parcouru avec le d^r Decorse leur pays pour aller de Niellim à Goundi et à Palem et de là revenir à Daï et à Fort-Archambault. La plus grande partie de cette contrée est une brousse défrichée. Les villages souvent peuplés sont situés près des rivières ou plus fréquemment sur des coteaux sablonneux fertiles ; les cultures de sorgho et d'autres plantes vivrières indigènes : doliques de Chine, arachides, pois souterrain, sésames, courgettes à huile, sont parfaitement entretenues ; la terre est labourée et sarclée avec soin. Les champs sont ombragés de beaux arbres qui leur donnent l'aspect de magnifiques vergers. Ce sont : des *Ficus*, des palmiers *Borassus*, des fromagers, des Karites, des nétés, des caillécdrats, des micocouliers (*Celtis integrifolia*), en un mot tous les arbres caractéristiques du Soudan occidental, à l'exception du baobab qui manque au bassin du Tchad. On se croirait vraiment dans la boucle du Niger en plein pays bambara, dans la riche bande agricole comprise entre Bammako et Djenné.

La race mandé et la race sara présentent d'ailleurs de nombreux traits communs dans le faciès, dans la langue, dans les mœurs. Les Saras possèdent une race de petits chevaux assez vigoureux et résistants qu'ils élèvent avec beaucoup de soins. Il ne faut point exagérer le nombre de ces chevaux. Nous ne croyons pas qu'il dépasse 10 000 dans toute la région qui va du Bahr-el-Abiod au Logone français.

Malheureusement, cet intéressant pays est dépourvu des ressources forestières naturelles qui pourraient déterminer un courant commercial d'exportation. Les éléphants ont, en effet, presque disparu et nous avons reconnu que les plantes à caoutchouc sont à peu près absentes en Afrique centrale au nord du 9^e parallèle. Chez les Saras, en particulier, elles sont à leur limite extrême, et existent en si petite quantité que l'exploitation en serait insignifiante.

Si nous passons du côté est du Chari, nous dirigeant vers le Ouadaï, nous trouvons un pays et surtout des habitants bien différents à mesure que nous nous éloignons.

La première rivière que l'on traverse est le Bahr-Keïta ou Aouk, qui

joint le Bahr-el-Abiod juste à hauteur de Fort-Archambault. Ce cours d'eau, d'aspect très modeste, où l'eau coule à peine à la saison sèche, n'est autre cependant que le Boungoul grossi de toutes les rivières de la plaine du Mamoun et du Djangara. Nous avons atteint la zone des plaines basses où les rivières n'ont presque plus de pente, plus de thalweg, où des quantités de mares et de lits anciens ensablés absorbent une grande partie de l'eau, de sorte que le cours supérieur des rivières est beaucoup plus puissant à l'époque géologique contemporaine que le cours inférieur.

Le Bahr-Salamat, qu'on rencontre un peu plus au nord, ne contient même plus d'eau dans son lit une grande partie de l'année. C'est cependant la seule rivière originaire du Ouadaï qui amène encore chaque année un peu d'eau au Chari.

Ce n'est qu'un *ouadi* constitué par un vaste lit fluvial, ayant à hauteur du Iro 200 mètres de large, et des berges de 5 mètres taillées dans l'argile. L'eau y coule quatre ou cinq mois seulement, et, pendant quelques semaines à peine, les grandes pirogues peuvent y circuler. Les hippopotames remontent alors au loin le cours de la rivière. Plus tard, lorsque le lit s'assèche et se réduit à un chapelet de mares, ces gros animaux s'assemblent par troupeaux dans les cuvettes les plus profondes. Nous avons vu un jour cinq de ces animaux réunis dans un bassin qui n'avait pas plus de 30 mètres de diamètre.

Depuis le Dar-Rounga jusqu'à son confluent avec le Chari, le Bahr-Salamat coule dans une immense plaine nue, à sol argileux imperméable, remplie de crevasses et de dépressions. A la saison pluvieuse l'eau s'y accumule et transforme en marais et en étangs toute la contrée.

Le plus vaste réservoir est le lac Iro, situé à 7 kilomètres au sud du Bahr-Salamat, très riche en hippopotames. Il mesure seulement 18 kilomètres de long sur 9 de large, y compris un large ruban gazonné et vaseux qui en fait le tour et sur lequel s'étend l'inondation chaque année. Nachtigal avait vainement cherché à s'en approcher. Nous avons réussi à en contourner toutes les rives, après quatre journées de marche, à travers l'eau, la vase, les prairies aquatiques, dans un pays où jamais les habitants n'avaient vu d'Européen. Un jour, un ancien esclave qui s'était enfui du Ouadaï où il avait vu des caravaniers arabes de couleur blanche, eut l'audace d'affirmer qu'il nous connaissait et que nous étions ses amis. Il prétendait m'avoir vu avec M. Courtet au marché d'Abeschr achetant des esclaves pour les emmener au Fezzan. Nous eûmes beaucoup de mal à remettre à la raison cet ami compromettant et à lui faire comprendre que les Français n'avaient rien de commun avec les Arabes trafiquants d'esclaves.

Les indigènes du lac Iro appartiennent au groupement Koulfé et Goulla et forment une douzaine de tribus tout à fait indépendantes les unes des autres. Les villages construits sur de petites protubérances hors des atteintes de

l'inondation sont ordinairement fortifiés comme ceux des Ndoukas du Bangoran par une ou plusieurs enceintes d'arbustes épineux (*ngara*) formant des buissons impénétrables. Dans l'intérieur sont des cases circulaires en terre où donne accès une porte si étroite qu'un Européen est dans l'impossibilité de passer. Chaque ouverture est faite exactement de la dimension du corps de celui qui l'habite et quand il veut pénétrer à l'intérieur ou sortir, il glisse comme un chat. Cette particularité de l'habitation est destinée, paraît-il, à empêcher les lions et les panthères de venir la nuit surprendre les habitants. A la saison sèche l'eau est si rare dans le pays que les animaux sauvages, antilopes, girafes, grands carnassiers, se rapprochent du lac pour s'abreuver. L'inondation dure six mois environ. Pour se rendre dans leurs cultures ou pour aller d'un village à l'autre, les Goullas circulent avec la plus grande aisance à travers les étangs et les boues molles gazonnées de plantes aquatiques.

Leur corps souvent fluet est porté sur des jambes démesurément allongées. Ce sont de véritables échassiers et on devrait les regarder comme une race spéciale d'hommes amphibies, s'ils n'étaient probablement proches parents des Kabas et des Saras de l'est.

Ces derniers habitent sur des coteaux sablonneux très fertiles, au sud du Bahr-Salamat. Ils constituent trois grandes familles : les Djingués, les Ngakès et les Mbangas, toutes les trois très appauvries depuis quelques années par les razzias incessantes des Ouadaïens et de Snoussi. Ils n'ont point de relations avec les Saras de l'ouest dont ils ignorent même l'existence. Comme eux, ils sont très robustes et portent le tablier de cuir. Un assez grand nombre pousse le luxe jusqu'à avoir deux de ces tabliers, un en avant et l'autre en arrière. Les plus riches ont des manteaux en bandes de coton filées et tissées au Ouadaï et achetées au Salamat en échange de sorgho.

Quant aux femmes, leur costume est des plus primitifs, quand il existe. Il n'y a peut-être pas de race au monde où le beau sexe arrive à se déformer le visage d'une façon aussi extravagante. Chaque oreille est garnie de cinq à huit anneaux en cuivre superposés : les deux ailes du nez sont percées et garnies de pailles ou de billettes de bois. Mais c'est surtout la bouche qui prend une forme hideuse. Les deux lèvres sont percées de trous dans lesquels on introduit des rondelles de bois. La dimension de ces rondelles (*soumdou*) est progressivement augmentée et il arrive que celle de la lèvre supérieure mesure la largeur d'une soucoupe et la rondelle introduite dans la lèvre inférieure peut atteindre la taille d'une petite assiette.

Le Baguirmi.

Au nord du Bahr-Salamat vivent d'autres peuples : les Bouas, les Sokoros, enfin les Noubas ou Fagnias. Ces derniers, que j'ai plus particulièrement étu-

diés, constituent un peuple essentiellement rupestre. Leurs habitations, si minuscules qu'on les prendrait pour des ruches d'abeilles, sont perchées dans des rochers presque inaccessibles. A la moindre attaque ils se réfugient au haut des falaises, dans des cavernes invisibles où il est impossible de les découvrir. C'est là aussi qu'ils cachent une partie de leurs récoltes et qu'ils ont parfois des citernes contenant de l'eau en réserve. Le pays, qui s'étend depuis les crêtes granitiques des Niellims jusqu'au cœur du Ouadaï, est une plaine argileuse d'une uniformité désespérante. Les arbustes épineux y prédominent, associés déjà aux palmiers doum (*Hyphæne thebaïca*), qui annoncent l'approche du Sahara. Par places apparaissent de grands espaces herbeux privés de toute végétation ligneuse, au sol imperméable, parfois crevassé, qui se transforment en vastes marais au moment des pluies. Ce sont les *ferkés* (arabe) ou *bouta's* (bagrimma) sur lesquels les Arabes viennent faire pâturer leurs troupeaux à la saison sèche.

On rencontre souvent aussi des *minia*, sortes de tranchées interrompues par places, n'ayant plus d'emploi. Ce sont ordinairement des cours d'eau ensablés ou plus souvent des canaux de communication entre deux rivières, canaux dont le lit a été comblé par les terres, l'eau ayant cessé d'y couler depuis longtemps, même d'une façon intermittente. Parfois le lit est bien dessiné; il possède des berges de plusieurs mètres et des chapelets de mares dans lesquels on trouve encore des poissons et même des hippopotames en certains endroits. Puis, brusquement, le lit devient indécis et n'est plus marqué que par une large dépression herbeuse, profonde seulement de quelques décimètres. Enfin, il peut arriver que ces dépressions soient comblées totalement : le lit est de niveau avec la plaine et quelquefois la végétation ligneuse est établie sur l'emplacement.

On nomme *bata* un grand lit fluvial où l'eau coule encore chaque année une ou plusieurs semaines. Tel est le *bata* du Ouadaï; tel est aussi le *bata* Laïri qui, s'amorçant sur le Bahr-Salamat et le Bahr-el-Abiod, portait autrefois le trop-plein de ces rivières jusqu'au Bahr-el-Ghazal et au bas Chari près du Tchad. Chaque année l'inondation du moyen Chari s'étend encore par le *bata* Laïri jusqu'à El-Birki. L'eau se répand ensuite dans une série de mares (*rahat*) et de marais (*bouta*) avoisinant le côté ouest du lac Fittri; elle n'atteint plus le lac Baro asséché depuis plusieurs siècles.

Il n'est pas douteux que toute cette contrée a été parcourue autrefois par un inextricable lacs de canaux qui devaient lui donner l'aspect des Pays-Bas. Les canaux qui s'élargissaient parfois en lacs couraient dans une vaste plaine au sol argileux infécond qui raye le centre de l'Afrique depuis les lacs du Niger moyen jusqu'aux marais de la Méchra sur le Nil.

La plus grande partie du Baguirmi est formée par ce terrain et sa surface est transformée à l'hivernage en lagunes et en immenses marécages par suite

de l'existence d'un sol imperméable et sans pente. Dès l'arrivée de la saison sèche les marais s'évaporent, la steppe devient aride, les herbes se dessèchent, le sol se durcit et l'eau devient très rare : on ne peut s'en procurer qu'en creusant des puits profonds.

A l'est et au sud-est du *bata* Laïri, à travers la plaine inhabitée couverte d'une brousse épineuse plus ou moins épaisse (*khala* en arabe) surgissent çà et là de grands rochers de granite (*hadjer* en arabe) sur lesquels s'est réfugiée la population aborigène (*Noubas*) pour se défendre contre les razzias dirigées par les sultans du Ouadaï et du Baguirmi ou par leurs vassaux : *alifa's* et *aguid's*. Ces rochers sont parfois d'immenses pains de sucre s'élevant jusqu'à 200 mètres de hauteur avec une base de 500 à 600 mètres seulement, toute environnée d'éboulis de blocs. D'autres fois, ce sont de véritables falaises, longues de 3 à 6 kilomètres, de directions très variables, comme celles de Kérem, de Kara, de Djember.

Du haut de ces rochers très difficiles à escalader, on découvre un grand nombre d'autres pics bleuâtres sur les bords de l'horizon. Autour de chaque massif s'étend, sur un rayon de plusieurs kilomètres, une zone de terrains sablonneux cultivables qui forme comme un piédestal à la masse de granite et tranche immédiatement par sa végétation sur la plaine d'argile.

Les monts Guérés, qu'il ne nous a malheureusement pas été permis de visiter, seraient, comme les falaises dont nous venons de parler, un amoncellement de rochers, mais bien plus étendus et bien plus élevés puisqu'il faudrait deux journées pour en faire le tour à cheval. Ces rochers formeraient un très haut plateau où coule une rivière permanente qui se perd dès qu'elle est parvenue au bas des rochers. La gelée et la neige y sont inconnues, malgré l'assertion de Barth. Le plateau est habité par des fétichistes nommés Kengàs formant quatre-vingts petits villages environ. Au pied vivent des Arabes appartenant aux fractions des Ouled Rachid et des Salamat.

Au sud du Baguirmi, à partir du dixième parallèle, on commence à rencontrer des colonies de races islamisées. Ce sont tantôt des Barmagué's (Baguirmiens) essentiellement cultivateurs, tantôt des Bio's (Bornouans) émigrés de leur pays comme ceux que j'ai vus à Kobo, tantôt enfin des Choua's (Arabes pasteurs) qui se déplacent pour faire pâturer leurs troupeaux le long des *minia*, du *bata* Laïri et même sur les bords du Ba-Mbassa.

Le Bahr-Erguig ou Ba-Mbassa (*petit fleuve* en bagrimma) est incontestablement un ancien lit du Chari en partie ensablé, lit qui fut autrefois presque aussi puissant que le Ba-Boussou ou Ba-Gollo (*grand fleuve* en bagrimma). Il s'amorce sur ce dernier un peu au nord de Doumraou et le rejoint à hauteur de Miskin, un peu après s'en être écarté d'une centaine de kilomètres en formant l'arc de Tjecna. A certains endroits son lit atteint 4 500 mètres de largeur. L'eau n'y coule sur toute la longueur que les années de très grande

crue. En 1897, M. Gentil put se rendre de Miskin à Madjé avec le *Léon Blot* et pendant plusieurs semaines l'eau coula à pleins bords avec un courant rapide; en 1902 les pluies furent faibles, aussi l'eau ne parvint même pas jusqu'à Tjecna. En 1903 la crue commençait à pénétrer dans le Ba-Mbassa près de Doumraou vers le 15 juillet. Elle n'est parvenue à Tjecna que le 11 octobre. A la même époque l'eau s'en allait également de Miskin sur Madjé, mais le 30 octobre les deux courants ne s'étaient pas rejoints.

Quelques jours plus tard le niveau a commencé à baisser dans le Chari à cette hauteur, aussi il est probable qu'en 1903 il ne s'est pas établi de courant continu allant de Doumraou à Miskin par le Ba-Mbassa. Cependant à Fort-Lamy le Chari est monté de plus de 2 mètres au-dessus du niveau atteint par l'inondation de 1902 et la crue dépassait sensiblement la moyenne des années précédentes.

J'insiste sur ces faits pour montrer combien est variable chaque année la hauteur des crues des rivières du bassin du Tchad et combien est aléatoire leur emploi pour la navigation régulière et suivie.

Tjecna est aujourd'hui la capitale du Baguirmi et c'est là que le sultan Gaourang a transporté sa résidence depuis la destruction de Massénia. Malgré sa situation privilégiée au bord du lit du Ba-Mbassa, la ville manque presque complètement d'eau potable lorsque le lit est à sec, c'est-à-dire de mars à octobre. La plupart des cases d'aspect misérable semblent des campements provisoires. Sur le marché il ne se traite pas pour plus de 100 000 francs d'affaires par an, défalcation faite du trafic des esclaves, qui, tout en étant clandestin, n'en constitue pas moins la principale branche de commerce du sultan et de ses chefs.

Si l'on ajoute à ce chiffre 100 000 francs pour les achats de tissus, de verroterie, etc., faits par le sultan pour son usage et celui de son entourage, enfin une cinquantaine de mille francs pour les transactions qui se font dans les autres parties du Baguirmi, on arrive péniblement à un quart de million pour le chiffre total des affaires avouables. Ce commerce paraîtra bien faible si l'on songe à l'ancienne splendeur du Baguirmi.

La plupart des marchandises vendues sont d'ailleurs de provenance anglaise et viennent en grande partie de la Nigéria septentrionale, principalement de Yola sur la Benoué. Une petite quantité de marchandises provenant de Khartoum sur le Nil arrive aussi au Baguirmi, après avoir traversé le Dar-Four et le Ouadaï où une grande partie est écoulée. Quant aux marchandises de l'Afrique du Nord apportées par le Sahara, il n'en passe point par le Kanem, depuis trois ans, à la suite des affaires de Bir-Abali.

Celui qui commande le Baguirmi, le sultan Gaourang, est véritablement comme Snoussi, une grande figure africaine. C'est à Corbol, où il se trouvait en expédition chez l'*alifa* lors de mon passage, que je fis sa connaissance.

Lorsqu'il sut que je venais de la part du gouvernement français et sur les conseils de M. Gentil pour étudier le Baguirmi, il me témoigna une véritable sympathie, et m'expliqua que je pourrais circuler partout où je voudrais et que partout je trouverais la même tranquillité et la même sécurité qu'en France. M. Gentil a laissé sur Gaourang comme sur tous les chefs de l'Afrique centrale une impression profonde, inoubliable. « J'étais perdu, dit-il, quand Allah m'a envoyé un jour Gentil et les Français et j'ai toujours regardé cette chose comme une intervention du ciel. »

J'allai visiter l'emplacement de l'antique capitale de Baguirmi, la célèbre ville de Massénia dont Barth a dressé en 1852 un plan fidèle. Il ne reste que des ruines encore imposantes, mais déjà envahies par la végétation.

L'enceinte de Massénia mesurait une quinzaine de kilomètres de tour. Assiégée en 1870 par les Ouadaïens, elle avait été fort endommagée, mais la ville était encore imposante quand M. Gentil la visita en 1897. Cependant elle était en pleine décadence depuis un siècle.

Les Baguirmiens n'avaient point songé à réparer les brèches et les parties ébouloées de la muraille en terre, épaisse de 6 mètres en certains endroits. Rabah, furieux du bon accueil fait à M. Gentil par le Baguirmi, menaça la capitale. Le sultan Gaourang, dans l'impossibilité de soutenir un siège, préféra incendier Massénia et la détruire de fond en comble que de la voir tomber aux mains de son sanguinaire ennemi. Les habitants se dispersèrent le long du Chari ou suivirent leur sultan dans la vie d'aventures qu'il mena jusqu'à la chute de l'empire de Rabah.

Les ruines des grandes cités soudanaises qui jalonnent la brousse de tout le nord de l'Afrique tropicale laissent toujours une impression douloureuse sur l'âme du voyageur, je n'en ai pas vu qui m'aient produit une impression d'aussi profonde tristesse que celles de Massénia.

De la cité décrite avec tant de soin par Barth, il ne reste absolument rien : la trace même des mosquées et des palais des sultans est effacée. Une prairie d'herbes hautes de 1 m. 50 où viennent pâture les antilopes remplit toute l'enceinte de la ville. Ça et là quelques *Balanites* au feuillage glauque, aux rameaux retombants, profilent leur lugubre silhouette, tels des saules pleureurs, au milieu d'un cimetière. Ce n'est pas seulement cette vue qui évoque l'impression d'une nécropole. Dans l'argile du mur ébréché en mille endroits voisinent les tibias humains, les morceaux de crânes, les débris de poterie. La pluie a creusé partout des fossés ; où s'élevèrent des demeures confortables, il y a des ravins, profonds de plus d'un mètre, remplis d'eau à cette époque. Que dirait, s'il vivait encore, le vieux Bou-Bakr-Sadik, le bon et savant marabout, qui révéla à Barth en cette place même l'ancienne splendeur du pays, lui qui pleurait déjà en 1852 sur les malheurs échus à sa patrie ?

A cette époque le Baguirmi était affaibli et en décadence, il est aujourd'hui

épuisé, ses villes sont effacées, ses habitants dispersés, ses troupeaux disparus.

Le rôle de la France dans cette province sera longtemps exclusivement philanthropique; après avoir supprimé Rabah, le dernier oppresseur, elle doit désormais aider le protectorat du Baguirmi à se relever de ses ruines. Il existe dans cette contrée éparpillée sur d'immenses espaces pacifiés d'excellents éléments de prospérité pour l'avenir : des Arabes et des Fellatas pasteurs, des Kotokos pêcheurs, des Saras fétichistes excellents agriculteurs, des noirs islamisés : Baguirmiens, Bornouans et Ouadaïens émigrés, Belalas et Koukas, tous ces derniers industriels et commerçants. Mais cette population, que Barth évaluait à 4 million et demi il y a cinquante ans, est malheureusement réduite aujourd'hui à moins de 100 000 habitants. Il faudra donc plusieurs générations pour voir renaître la prospérité passée. Le centre d'Abouguer, habité en grande partie par des Fellatas, est peut-être le seul qui ait conservé une agriculture prospère.

Le petit mil et le sorgho y sont cultivés sur de magnifiques coteaux environnant le village et larges d'une dizaine de kilomètres. En dehors de ces coteaux fertiles et du Dar-el-Hadjer (Moïto et pays des Koukas) mamelonné et couvert de rocs de granite analogues à ceux du Dekakiré, tout le nord du Baguirmi, de Tjecna jusqu'au Chari et au Tchad, est formé d'un sol imperméable et se transforme en vastes marais et en étangs à la saison des pluies, à telle enseigne que la plupart des sentiers de caravanes deviennent impraticables. En septembre 1903, époque à laquelle j'ai parcouru cette région, j'ai dû marcher constamment à travers des fondrières d'argile, des prairies aquatiques de bourgou et de riz sauvage. Il fallait franchir parfois des dépressions qu'on ne peut passer qu'à la nage ou avec des radeaux d'herbes. Le pays est si pauvre que pendant plusieurs mois les indigènes ne vivent que de graines, de graminées sauvages (*hreb*) et de tubercules de nénuphars croissant dans les marais. A la saison sèche l'eau s'évapore et il faut creuser des puits très profonds pour s'en procurer. Les puits (*bir*) de 20 à 30 mètres de profondeur sont fréquents, celui d'Ardebé atteint 55 mètres.

Le Tchad et ses environs.

La flore spontanée de ces plaines basses au sud du Tchad est presque exclusivement composée d'arbustes épineux et d'herbes annuelles. L'*Acacia Vereki*, qui produit la gomme arabique du Sénégal, et l'*Acacia arabica*, fournissant des gousses et des écorces tannifères, sont les deux seules plantes de cette région qui aient quelque valeur industrielle, et cependant leurs produits valent trop peu pour pouvoir être exportés de si loin.

L'autruche vit par troupeaux de 4 ou 5 individus, assez nombreux dans

les steppes au nord du 10° parallèle. Il en existe quelques sujets domestiques dans presque tous les villages de la région et leurs plumes ont une réelle valeur. D'autres oiseaux de parure, les aigrettes et les marabouts, vivent par bandes nombreuses vers le bas Chari. Parmi les espèces de gibier qu'on rencontre le plus souvent au sud du Tchad, il faut citer le phacochère, sorte de sanglier africain, le lièvre d'Égypte, très commun dans les lieux sablonneux, la pintade du Sénégal, de nombreux oiseaux de rivage. Dans le lac même vivent des crocodiles, des tortues, des hippopotames et quelques lamantins de Vogel (*ngabara* en kanembou), animaux légendaires localisés sur la côte du Bornou.

Les éléphants n'ont pas encore complètement disparu des maigres steppes avoisinant le Sahara. Un jour j'assistai, aux environs de Seyal, entre le Bahr-el-Ghazal et le lac Fittri, au défilé de plus de 50 bêtes poursuivies par des cavaliers ouadaïens.

Le nord du Baguirmi a été couvert autrefois d'un réseau serré de canaux qui mettaient en rapport tous les bras orientaux du Chari-Ba-Gollo : Ba-Mbassa, le *bata* Laïri, ainsi que la rivière orientale du Dékakiré nommée Bahr-Bourda et le *bata* du Ouadaï, grand fleuve réduit aujourd'hui au rôle de *ouadi* presque toujours asséché.

Ce vaste estuaire, dont le Tchad n'était qu'une dépendance, se prolongeait par la plaine du Bahr-el-Ghazal jusqu'au cœur du Sahara. Il est même probable qu'à l'époque préhistorique, ce grand fleuve, après avoir contourné à l'est le massif du Borkou et traversé le désert libyque, s'en allait tomber comme le Nil à la Méditerranée. Il existe dans tout le nord du Ouadaï et dans toutes les régions avoisinant le Bahr-el-Ghazal de très nombreux gisements de pierres taillées de l'âge néolithique et, d'un autre côté, dans la basse Égypte, à l'est du Nil, Schweinfurth vient de découvrir de très riches ateliers de mêmes objets « dépassant en beauté et en abondance, m'écrit-il, tout ce qui a été trouvé jusqu'alors en Europe ». On est donc amené à se demander si, bien avant la civilisation égyptienne, un groupement humain réparti sur les rives de ce grand fleuve saharien qu'était alors le Chari, n'a pas prospéré, donnant à l'âge de la pierre polie son plein épanouissement et préparant l'humanité au rôle éminent qu'elle a joué par la suite sur les bords de la Méditerranée.

Nous avons rencontré des preuves innombrables de l'assèchement progressif des contrées que nous avons parcourues et de l'envahissement de la zone soudanaise par le climat saharien. Ce sont, d'abord, des tufs remplis de débris de roseaux aquatiques (*Arundo*) trouvés à l'est du Kanem en plein Sahara, puis des coquilles de mollusques fluviatiles d'eau saumâtre (*Melania*), des dents et des ossements de poissons rencontrés dans les bras orientaux du Bahr-el-Ghazal aux environs des affleurements granitiques de Seyal, à 200 kilomètres des rives actuelles du Tchad. Les rochers de porphyre nommés Hadjer-el-

Hamis, près de la rive méridionale du Tchad, ont leur base moutonnée, jusqu'à une hauteur de 10 mètres environ, preuve que les flots du lac venaient battre autrefois ces récifs traversés par d'admirables grottes au creusement desquelles l'action des eaux n'a sans doute pas été étrangère. Enfin tous les indigènes que j'ai interrogés m'ont affirmé n'avoir point trouvé jamais de haches en pierre dans les îles du Tchad, ce qui semble indiquer que ces îles sont émergées depuis l'époque historique.

L'assèchement constaté de nos jours n'est point d'ailleurs régulièrement progressif. A la suite de plusieurs années consécutives de pluies abondantes, le Tchad est sorti à diverses reprises de son lit habituel, inondant de grands espaces et mettant ensuite plusieurs années à se retirer. La tradition a conservé le souvenir d'un *déluge* qui aurait anéanti toutes les populations du centre africain. Voici la légende qu'on m'a racontée à ce sujet à Bérirem, dans l'archipel kouri : « Un jour, un vieillard renommé par sa bonté et pour lequel Dieu n'avait point de secrets appela son fils et lui dit : Prends ton cheval le plus vigoureux et attache dessus une de tes femmes, monte-le aussi et presse-toi de fuir, car Dieu, furieux pour tous les crimes que nous avons commis, se propose d'anéantir l'humanité. Le jeune homme monta à cheval avec sa femme et partit au galop. Lorsqu'il tourna la tête, il vit un flot d'eau qui courait derrière lui engloutissant tout. Il marcha trois jours et trois nuits à travers le Dagana et le Baguirmi, et c'est seulement après la troisième nuit que l'inondation s'arrêta et qu'il put se reposer. Quand il rentra dans son pays après le retrait des eaux, tout avait disparu. Il eut plusieurs enfants et tous les hommes du Tchad : les Kotokos, les Kouris, les Boudoumas descendent de cet homme. »

Les Arabes colonisateurs de l'Afrique centrale ont modifié cette légende et l'ont fondue avec la version biblique. C'est ainsi que les Assalas nous ont raconté que pendant le déluge Noé erra sur le continent africain. Lorsque les eaux commencèrent à se retirer son arche vint atterrir sur les rochers d'Hadjer-el-Amis. On m'a montré la place où il dressa sa tente, le bloc de pierre auquel il attacha ses chameaux et la grotte où il plaça sa mère et sa femme. Selon Barth le nom de Bornou signifierait précisément *Pays de Noé*. Il n'est point étonnant d'ailleurs que les rochers d'El-Amis isolés au milieu d'une plaine immense sans le moindre relief aient frappé de tout temps l'imagination des hommes.

En 1870, les eaux du Tchad s'élevèrent encore démesurément, l'inondation atteignit le pied des rochers et pénétra à 200 kilomètres dans le Bahr-el-Ghazal. Enfin, en 1897, une nouvelle grande crue se fit sentir. M. Gentil vint avec le *Léon Blot* mouiller tout près d'El-Amis.

Depuis cette époque les eaux n'ont cessé de se retirer; la crue du Chari, très variable, élève momentanément chaque année leur niveau de 0 m. 50 à 1 mètre (d'octobre à janvier), mais pendant les huit autres mois l'évapora-

tion et l'infiltration font disparaître une quantité d'eau plus grande que l'apport. Au moment de notre passage sur la rive sud du lac, les eaux s'étaient retirées de près de 15 kilomètres en trois ans. Malgré les retours irréguliers et intermittents des grandes inondations, on peut conclure cependant que le Tchad va en s'asséchant lentement, mais sûrement. Ce n'est déjà plus qu'un plexus de canaux entre lesquels se trouve une partie émergée ou occupée par des roseaux, des papyrus et des *ambatch* pour deux parties occupées par les eaux. Le dessèchement de la plupart des canaux ne sera donc probablement qu'une affaire de quelques siècles. D'autres lacs de l'Afrique centrale ont déjà eu ce sort. Pour m'en tenir aux faits observés, je citerai le lac Fittri qui, à la suite de la sécheresse de 1902, s'est complètement asséché en 1903. Il a reçu de nouveau un peu d'eau du *bata* en septembre dernier, mais les hippopotames et certains poissons que son lit renfermait sont sans doute à jamais disparus. J'ai contourné un autre lac éteint, le Barò, situé entre le Fittri et le Tchad et dans lequel venait probablement tomber le *bata* Laïri. Sur ses bords existaient autrefois de nombreux villages de pêcheurs dont la trace est indiquée par des débris de poteries. Il y a environ trois siècles ce lac s'assécha, les Kotokos durent émigrer sur les bords du bas Chari et depuis cette époque l'eau n'y est jamais revenue.

Le Kanem aussi est un pays asséché. Il ne faut pas se faire d'illusions sur sa valeur. C'est déjà le Sahara avec ses populations berbères, avec ses caractères physiques, avec toute sa pauvreté, avec ses tristes dunes sans arbres, aux rares touffes d'herbes à souche vivace, au maigre gazon de plantes annuelles qui durent à peine deux mois, de juillet à septembre. Les céréales les moins exigeantes, comme le *Penicillaria*, y poussent difficilement, même dans les *ouadi* privilégiés et à condition que l'hivernage ne soit pas interrompu par une sécheresse prolongée. En 1903, année pourtant normale, la plupart des semis n'ont pu parvenir à complet développement.

Quelques petites oasis, comme celles de Mao, produisent des dattes de qualité très médiocre. L'élevage du chameau pratiqué avec soin au sud du Borkou, et dans le Bahr-el-Ghazal oriental, par quelques fractions d'Arabes nomades et de Berbères Krédás, laisse seul quelques espérances.

Les puits donnant des eaux potables se font rares. Presque partout je n'ai trouvé, même en saison des pluies et tout près des rives du Tchad, que des cuvettes ou des puits donnant des eaux indigestes ou purgatives souvent saturées de carbonate ou de sulfate de soude.

Au fond des *ouadi* asséchés qui sillonnent partout le Kanem, *ouadi* alignés constamment comme les canaux du Tchad, du sud-est au nord-ouest, le sol laisse exsuder chaque année à travers ses sables de véritables dépôts de roches. Dans certains de ces *ouadi*, ce sont des calcaires légers, sortes de tufs qui se déposent et forment parfois des couches superficielles de plusieurs mètres

d'épaisseur reposant sur le sable. Ailleurs, ce sont des croûtes cristallines de carbonate de soude (*natron*) qui tapissent le sol, ailleurs encore ce sont des couches blanchâtres d'alunite ou de magnésie. Enfin, parfois, ce sont des efflorescences assez épaisses de sulfate de soude, bordant des mares aux eaux bleuâtres très limpides par suite de la présence de sels tenus en dissolution. Plus au nord-est encore, à l'est de Borkou, dans ces immenses parages vierges de toute exploration, il y aurait, au dire des Berbères nomades, non seulement d'importants gisements de calcaire, de natron et de nitrates, mais aussi de sel gemme. Ce dernier est exploité par les arabes *Mahamid* et apporté sur les marchés du Ouadaï et même du Baguirmi, d'où j'ai pu en rapporter.

Notre exploration prenant fin au Kanem, je commençai à la fin de septembre le retour vers le sud, et, après avoir traversé une partie de l'archipel du Tchad, j'arrivai à Fort-Lamy où je retrouvai le d^r Decorse. Quelques jours plus tard nous nous embarquions sur le Chari pour rentrer en France. Je rejoignis successivement mes deux autres collaborateurs. Le d^r Decorse avait été à deux doigts de la mort. Il a fallu toute son énergie, tous les soins dévoués du d^r Allain pour écarter le danger qui l'a menacé plusieurs semaines. Malgré ses souffrances, il était allé au confluent du Chari et du Tchad étudier la faune du lac. Il était passé aussi au Bornou allemand et s'était livré à d'intéressantes fouilles sur l'emplacement d'un village 'sau où il retrouva les vestiges d'un peuple presque disparu. M. Courtet aussi avait payé son tribut au climat. A la suite de l'exploration du lac Iro, il avait dû s'aliter à Fort-Archambault et, pendant plusieurs mois, jusqu'à l'arrivée en France, il fut terrassé par de graves accès de paludisme. Quant à M. Martret, à la suite de l'attaque d'hémoglobinurie qui nous avait inquiété au début, sa santé s'était rétablie. Avec de très faibles moyens, il était parvenu à mettre en culture plus de 4 hectares de terrain. On lui doit l'introduction en Afrique centrale de nombreuses espèces d'arbres fruitiers et les premiers essais de culture rationnelle des plantes à caoutchouc et des caféiers tentés dans les territoires de l'Oubangui et du Chari.

Notre voyage de retour vers la côte fut très rapide : le 4 octobre je me trouvais encore dans les îles du Tchad; le 25 décembre, nous arrivions à Brazzaville, à vingt-deux journées de France par paquebot belge, à trente-deux jours par paquebot français, sans avoir rien perdu de nos précieuses collections. Pour y parvenir j'avais cependant dû m'arrêter vingt jours en cours de route. J'estime donc que dans l'état actuel et dans les circonstances les plus favorables, c'est-à-dire sans perdre de temps dans les postes pour attendre des moyens de transport, on pourrait à la rigueur aller au Tchad par le Congo et en revenir en six mois.

Nous avons dû en grande partie la rapidité de notre retour à l'obligeance de M. Fourneau, administrateur en chef des territoires du Tchad, avec lequel nous

avons eu le grand plaisir de rentrer en France. Je suis heureux de lui exprimer ma reconnaissance pour toutes les marques de bienveillance qu'il nous a données et en particulier pour la sollicitude si cordiale et si dévouée qu'il nous témoigna tout au long de la route du retour.

Je remercie bien sincèrement aussi ses collaborateurs, les officiers et fonctionnaires coloniaux du Tchad, pour les services qu'ils ont rendus à la mission.

A Brazzaville nos travaux prirent fin, après seize mois d'explorations continues en Afrique centrale.

La santé de nos compagnons était altérée, mais nous revenions sans avoir eu à tirer un seul coup de fusil sur les indigènes et sans avoir été l'objet d'une marque quelconque d'hostilité de leur part.

Nous avons eu le rare bonheur de pouvoir accomplir le programme tracé à l'avance sans avoir à user de violence vis-à-vis des populations, même dans les contrées où le pavillon de la France n'avait pas encore pénétré.

Conclusions.

Après ce rapide compte rendu des pérégrinations de la mission Chari-lac Tchad, il convient d'examiner dans son ensemble les pays qu'elle a parcourus et ceux que nous avons vus dans nos précédents voyages. Ils forment une immense bande de plaines et de plateaux rocailleux, inclinés en pente douce vers le nord. C'est ce que nous nommerons bande soudanaise ou plus simplement le Soudan. Cette bande s'étend depuis la grande forêt équatoriale jusqu'au désert saharien. Elle n'est pas spéciale à l'Afrique centrale, car elle va des côtes de l'Atlantique au massif abyssin, et par le sud du pays somalis, elle s'étend jusqu'au Pacifique.

De toutes les nations, la France possède dans cette bande le plus vaste empire, car sa domination s'étend sur les pays de la Sénégambie et de la Guinée française, sur une grande partie du bassin du Niger, enfin sur la presque totalité du bassin du Chari.

Cet empire soudanais a pour notre avenir colonial une valeur incontestable. Les peuples du Soudan, bien supérieurs aux autres noirs, ont un état social tel qu'on peut le considérer comme une demi-civilisation. Ils sont dociles, prolifiques, désireux de se créer un bien-être, presque tous habitués à cultiver la terre qu'ils ont débroussaillée et conquise sur la forêt. Si les puissantes sylves de l'équateur ne s'étendent plus jusqu'au Sahara, c'est sans doute à l'influence de l'homme qu'il faut l'attribuer. Les incendies allumés par lui ont consumé et anéanti peu à peu la sombre voûte qui l'empêchait de contempler le ciel bleu. Le gibier, puis les fruits et les racines de la brousse ne suffisant plus à sa vie, il a cultivé des plantes pour s'en nourrir, sur l'emplacement même qu'il avait brûlé. Il n'a plus eu besoin de manger, les

jours de famine, son semblable, et cette funeste habitude de l'anthropophagie s'est continuée seulement au contact de la forêt, mais n'est plus pratiquée que comme fétichisme par une sorte de retour aux habitudes ancestrales. Plus tard ont commencé dans le nord du Soudan les relations de peuple à peuple et les échanges commerciaux. Le premier des trafics a été la vente de l'homme comme bête de travail et, pendant des dizaines de siècles, elle a continué, encouragée par l'Europe civilisée qui achetait les esclaves à la côte et pratiquée par les Arabes qui allaient s'approvisionner au cœur même de l'Afrique. La traite des noirs a accumulé des ruines profondes dans tout le Soudan, elle a déchaîné des guerres anéantissant des empires prospères, elle a non seulement dépeuplé des pays entiers, elle a enlevé à tous les peuples noirs la stabilité qui leur eût permis de travailler et de s'élever en civilisation.

Une ère nouvelle que nous espérons féconde en résultats a commencé pour ces pays à partir du jour de la pénétration française. L'exploration scientifique et méthodique du Soudan, que nous avons pour notre part déjà poursuivie sur un parcours de 15 000 kilomètres environ, est assez avancée pour nous faire entrevoir les principales ressources naturelles dont le commerce et l'industrie de notre patrie pourront tirer un jour tout le parti désirable.

Au sud, dans la zone de transition qui s'étend vers la forêt vierge, se trouvent les lianes à caoutchouc de grande taille, ainsi que ces petites plantes brûlées annuellement dont nous avons signalé l'abondance et la valeur. On peut aussi y cultiver les arbres fournissant la kola, si recherchée des noirs, ainsi que les caféiers qui y croissent déjà à l'état sauvage.

La zone moyenne est la plus peuplée et la plus intéressante. C'est le pays des grandes cultures, des champs admirablement entretenus. C'est là surtout où la culture du cotonnier, que nous avons particulièrement étudiée au Niger et au Chari, est appelée à un grand avenir.

Enfin, les steppes du nord, où vivent les autruches et où se rencontrent les *Acacia* donnant la gomme arabique, sont par excellence des pays de pâturages et de peuples pasteurs.

En résumé, la France possède un grand empire soudanais avec des populations dont l'état social a marché dans le même sens au contact de l'Islam, dont les besoins sont analogues et dont l'avenir sera sans doute le même. Dans chacune des trois zones de cet empire les ressources naturelles sont de tous points identiques depuis les rives de l'Atlantique jusqu'aux confins du bassin du Nil.

La partie centrale et orientale de cet empire, la dernière conquise, est naturellement celle dont l'évolution est la moins avancée. C'est aussi celle où la traite des esclaves et les guerres incessantes ont accumulé le plus de ruines.

C'est donc celle où il faudra la plus longue période d'incubation et d'admi-

nistration prévoyante, avant que nous puissions en tirer le moindre parti.

Pendant cette période, l'agriculture presque anéantie se reconstituera, de nouveaux villages déserts s'édifieront plus stables et plus confortables, les régions se repeupleront graduellement, des marchés indigènes se créeront partout, les peuples pasteurs échangeront les produits de leurs troupeaux contre les céréales des peuples cultivateurs; enfin les caravaniers du Baguirmi et du Ouadaï, protégés par notre pavillon, abandonneront les vieilles routes, allant par le Bornou ou le Dar-Four aux comptoirs étrangers de la Benoué et du Nil pour fréquenter les nouveaux chemins français allant vers nos comptoirs nationaux de la Sangha et de l'Oubangui.

Déjà dans le vaste empire soudanais une région importante est accessible au commerce.

Les territoires de l'Afrique occidentale française aujourd'hui unifiés offrent un débouché qui suffira à notre activité jusqu'au jour où le bassin du Tchad à son tour se présentera dans des conditions plus favorables à la colonisation.

La France est le pays des grandes et généreuses entreprises, elle est en outre assez riche pour attendre l'époque encore lointaine où elle trouvera en Afrique centrale la récompense de tous ses efforts.

AUG. CHEVALIER.

Paris, le 25 avril 1904.